



FRONTAL présente

[ULTIMA VERBA]

La destruction de l'Art
selon Gérard Gartner

DOUARNENEZ / Finistère
15 - 16 - 17 janvier 2016

Centenaire du mouvement DADA (1916/2016)
50^e anniversaire de la mort d'Alberto Giacometti

[ULTIMA VERBA]

La destruction de l'Art
selon Gérard Gartner

DOUARNENEZ / Finistère
15 - 16 - 17 janvier 2016

A 80 ans, Gérard Gartner, un artiste rom et manouche, a décidé de détruire la totalité de ses sculptures, l'œuvre de toute sa vie.

Ce projet est une première mondiale : l'anéantissement de la création artistique par l'artiste, de son vivant.

« L'attitude que je propose n'a pas encore de nom. Les dictionnaires ignorent involontairement le fait d'éliminer soi-même son œuvre artistique ».

Ce que Gérard Gartner envisage est dans la continuité du mouvement Dada des origines, ces anartistes, dont il a fait siennes les actions, les pensées, la critique et la révolte.

Ce sera donc un acte Dada, cent années exactement après la naissance du mouvement qui sera célébré partout en occident en 2016.

Et c'est parce que la révélation de son travail d'artiste s'est faite au contact de Giacometti, dans l'atelier du Maître, que la date choisie par Gérard, au seuil de sa 81ème année, est étroitement liée au cinquantième anniversaire de la mort d'Alberto Giacometti, le 11 janvier 1966.

Auparavant, pour une dernière vision, l'ultime exposition du travail de Gérard Gartner se déroulera à Berlin, de juin à août 2015, à la galerie Kai Dikhas (*lieu de voir en romani*), consacré à l'Art contemporain des Sinti et des Roms, avec la complicité de Moritz Pankok, directeur et commissaire de ce lieu unique en Europe.

Cette destruction complète, totale, définitive, irréversible de toutes ses sculptures, environ 250 pièces, qu'il a toujours refusé de vendre, est un terme, un point final et l'aboutissement inéluctable d'un itinéraire, d'une pensée, sinon d'une vie.

Elle est fondamentalement envisagée comme une fête en guise de salut à la création, à la destruction et à la vie au milieu, à la manière du Cabaret Voltaire de Zurich. Le théâtre d'un escamotage final, un rituel, une cérémonie païenne et solennelle.

Ce qui a été va disparaître.

« Je souhaite que ce rituel destructif soit l'occasion d'une fête joyeuse. Une fête de l'éternel retour des choses. Mon rituel, je le vois comme un événement sacré, un moment d'intensité solennelle, pour rompre avec la vie ordinaire. Il faut que ce soit exubérant, effervescent, démesuré.

J'espère que la règle qui concerne les objets d'art sera inversée, transgressée, que l'on piétinera les usages. Bien sûr que l'amour, la mort, la nuit, le rire et la boisson seront de la fête. Puisqu'elle les réunit. La fête est l'art des arts ! Considérant la réalité comme un jeu où la règle veut que nous soyons finalement destinés, toujours consentants, à tout perdre en souriant .»

De ses œuvres, Gérard dit :

« En les taillant, les creusant, les modelant au chalumeau, en soignant leur aspect, les pièces auxquelles j'ai redonné vie m'ont permis de me construire, de me découvrir, de m'analyser psychiquement, de mieux me comprendre moi-même et de saisir la mesure du devenir événementiel et phénoménal. Ces pièces ne me sont plus désormais d'aucune espèce de nécessité. Le moment est venu de leur faciliter une totale réintégration dans le tout. Elles en viennent et méritent d'y retourner. »

Ce que Gérard va faire disparaître, rendre la matière à la matière, c'est cela :

« Les sculptures restituent le moment du dynamisme de la matière, donnent à voir l'activité organique, viscérale, circulatoire, figurent l'impermanence de l'apparence, perpétuel devenir, flux et reflux continuels, tourbillons d'éléments en « remuement » ; La lumière et la couleur aident à la dissolution des formes ; pas de brillant, de poli, de lisse, de propre, d'élégant. La disparition des sculptures est logique, c'est la continuité, la même chose. »

C'est, plus qu'une posture ou qu'un discours, le fruit de ses recherches qui envisagent que :

« La vie est un mystère, il n'y a rien à comprendre ; l'essence du monde est sans but, sans nécessité, sans fin, sans raison ; tout change constamment, tout est un flux perpétuel, l'ordre des choses est momentanés, tout passe, rien n'est stable, il n'y a que le tout qui reste, dans une métamorphose incessante ; la vie se caractérise par le besoin, la nécessité de réintégrer l'absolu, l'élan vital
La mort n'existe pas (nous mourons à chaque instant), la destruction fait partie du plan naturel. »

Alors :

« détruire, mourir, ne veut pas dire « retour à la poussière, au rien, mais participation au grand remuement du tout, de la vie ..., l'acceptation du réel vécu comme la manifestation de la respiration du monde.

[UN RITUEL TSIGANE]

Ce geste ultime de disparition, il le relie à son peuple en perpétuant une pratique ancienne chez les tsiganes :

« Une coutume spirituelle, poursuivie de génération en génération remonte à l'époque où on honorait les patriarches, ou tout autre individu de la communauté, homme ou femme, arrivés au terme de leur vie, en les enterrant avec tout ce qui avait ponctué leur existence, l'habitat, la toile de tente, les vêtements, les objets utilitaires et les souvenirs. On ne savait plus où le corps reposait mais on n'oubliait pas l'individu, ni le souvenir, ni le respect dû au passé et à la famille. Après, la tradition s'est modifiée, c'est par le feu que s'est exercé le rituel, ne laissant de l'incinéré, au sol et dans l'atmosphère, que cendres et fumées ».

[A DOUARNENEZ - FINISTERAE]

Il a choisi Douarnenez, ville extrême, de laquelle il dit :

« Cette ville a fait avec et sur les tsiganes, mon peuple, deux manifestations politiques et artistiques, en 1983 une première fois et en 2013 une seconde fois. J'y ai été invité à trente années d'intervalles. C'est ici que je peux idéalement éliminer mes sculptures avant de moi-même disparaître. Y vivent des habitants dont la qualité m'a surpris, excessifs, originaires d'un peu partout, avec un caractère trempé, festifs et un peu fêlés. J'aime ces gens, leur rudesse et leur sensibilité. Avec eux, chanter, danser, boire leurs paroles et boire du vin, c'est un tout ! J'aime l'accueil qui m'a été réservé, simplement et généreusement. J'ai aimé cet endroit qui force à l'introspection, au dépouillement des pensées encombrantes et inutiles. »



Photo : Mathieu Pernot / Le feu - <http://www.mathieupernot.com/>

[GERARD GARTNER - REPERES]

« **Familialement, j'appartiens au camp de ceux qui ont souffert. Je suis du type paria, hors-caste, exécré, pour qui le présent seul est vivant et pour qui encore, l'avoir n'a guère de sens ni de pouvoir. Un maudit qui a eu contact avec les résidus impurs de la mort. Un paria qu'on a le plus grand mal à définir, et qui s'invente à mesure lui-même.** »

De 1935, sa naissance, à 2015, Gérard a traversé une grande partie du 20ème siècle et le début du 21ème en parcourant les milieux sociaux, les événements, les crises, l'Art, de vies en vies.

Rrom par son père, Manouche par sa mère, tour à tour chaudronnier, boxeur professionnel, embaumeur, garde du corps d'André Malraux, laborantin d'un centre de recherche, acteur de complément, poseur d'enseignes, décorateur de stands, garçon puis patron de café, chasseur voiturier, porteur aux Halles, récupérateur sur les décharges, biographe, écrivain, anarchiste libertaire, penseur, peintre et sculpteur !

Son histoire et sa pensée sont faites de rencontres qui n'ont cessé de se faire écho : La boxe, d'abord, avec Théo Médina, le Gitan, ainsi que Robert Charron, Raymond Famechon et tous les autres.

En même temps que l'anarchisme libertaire de Charles D'Avray, Louis Lecoin, Georges May Piquera ou Georges Brassens.

Avec aussi ses amis artistes et les frères ou alliés de sa communauté : Matéo Maximoff, Josef Koudelka, Manitas de Plata, Constantin Népo, Serge Poliakov, Yoska Nemeth, Tony Galif, Torino Zigler,

Et tant d'autres, invraisemblables, d'Arnaud Desjardins à André Malraux.

Avec détermination, rage quelques fois, il s'est engouffré dans la littérature pour écrire ce que les autres n'écrivaient pas, corriger l'histoire et apporter sa contribution à la compréhension de sa communauté.

- Sur Les sept plasticiens précurseurs tsiganes, Yana Rondolotto, Constantin Népo, Django Reinhardt (l'autre versant du musicien), Tela Tchaï, Helios Gomez, Serge Poliakov et Otto Mueller
- Sur Matéo Maximoff, l'auteur rom le plus prolifique de l'histoire.
- Sur Constantin Nepokotchisky, dit Prince Népo (autour d'une rencontre rocambolesque avec Jacques Prévert)
- Sur Sara, « la vierge des Gitans »
- Et enfin sur Giacometti, qu'il déclare être d'origine tsigane par sa mère, dont il vient de terminer une biographie non-autorisée !



Photo : Gerard Gartner par Jeanette Gregori

Si Gérard a commencé à peindre en 1957 dans la maison de Charles d'Avray, sa rencontre avec Giacometti a été fondamentale et déterminante pour la sculpture, qu'il commence en 1976.

A sa manière il a relié la pratique de l'art avec les coutumes tsiganes en pratiquant la science de la récupération sur les décharges de plastiques qu'il s'est mis à modeler, un chalumeau dans la tête, pour les nommer ensuite **Déchets Industriels Recyclés, les DIR.**

D'une société de consommation absurde, dans une société du spectacle décrite par Guy Debord, il a fait œuvre. C'est cette œuvre, qui sera renvoyée au chaos.

Dans une cohérence et une loyauté aux pensées et figures radicales du XXème siècle, d'Arthur Cravan et de Marcel Duchamp aux situationnistes et objecteurs de conscience, de Fluxus à la reconnaissance des artistes tsiganes, de Giacometti à la critique sociale et aux transgressions, de la récupération et de la transformation de l'ordinaire de la vie.

[DIMENSION POLITIQUE & POETIQUE]

Le matériau symbolique, artistique, poétique ET politique est ULTIMA VERBA, un texte testamentaire de 2012 que Gérard a composé, fait de phrases-pensées brutales, incisives, noires, libres, critiques, nihilistes, rageuses, situationnistes, dadaïstes, anarchistes, solitaires, passionnées, introspectives, irrévérencieuses, ..., selon les lectures possibles !

Ce sont ses pensées qu'il a mêlées et enchevêtrées avec une vaste constellation d'écrits (des citations capturées) d'auteurs et essayistes de toutes époques et géographies. Gérard a recyclé les pensées de ces auteurs comme il a recyclé les plastiques des décharges pour accoucher de ses visions du monde.

En voici quelques unes en guise d'aperçu :

Emil Cioran : Pulvériser son œuvre

Friedrich Nietzsche : L'art n'a pas pour fin de laisser des œuvres que le temps ruine, mais de créer des artistes dans tous les hommes et d'éveiller dans le vulgaire, le génie endormi.

Henri Miller : Le renoncement n'a qu'un but, l'accession à un autre niveau. .../... Ce que nos mains et notre langue créent ne compte pas; c'est ce que crée notre existence qui importe. Ce n'est qu'en devenant partie de la création que nous commençons à vivre. L'artiste ne gagne le droit de s'appeler créateur qu'en reconnaissant n'être qu'un instrument.

Jorge Luis Borges : L'originalité est un mythe. Rien n'appartient à personne. Une effronterie que la prétendue propriété littéraire et artistique, en vérité tout ce qui reproduit mon propre sentiment dans ce que j'entends m'appartient toutes les idées et les opinions exprimées sont miennes, rien ne mérite d'être revendiqué personnellement, les pensées, les idées, étant le résultat du perfectionnement continu, sont le bien de l'humanité.

Pierre Alekseïevitch Kropotkine : Il y a des époques dans la vie de l'humanité ou la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles s'impose sous tous les rapports à la fois, sans pourtant rêver utopiquement qu'il parviendra à endiguer l'autodestruction,

la désagrégation, l'effritement, l'écroulement de ce monde corrompu, violent et sans espoir.

Roland Jaccard : La rage que tous mettent à vouloir se perpétuer, à vouloir jouir de cette escale entre deux néant. A vouloir rafler quelques menus plaisirs à la boutique chèrement taxée de l'existence, voilà ce qui m'aura été le plus étranger.

Gaston Bachelard : A la joie de trouver s'oppose une sorte de besoin de détruire. .../... Les pulsions de destruction comme des défis, des révoltes contre les objets et leur matérialité.

Antonin Artaud : Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit. La vie est de brûler des questions. Je ne conçois pas d'œuvre détachée de la vie. Je n'aime pas la création détachée.

Albert Camus : Travailler et créer pour rien, sculpter dans l'argile, savoir que sa création n'a pas d'avenir, voir son œuvre détruite en un jour en étant conscient que profondément, cela n'a pas plus d'importance que de bâtir pour des siècles. C'est la sagesse difficile que la pensée absurde autorise.

Johann Wolfgang von Goethe : Meurt et devient ! .../... Naître et disparaître, créer et anéantir, naissance et mort, joies et peines, tous les effets sont confondus. Ont le même sens

Gérard Bertolini : L'avenir de l'art c'est sa disparition. .../... Je suis atteint d'une forme de délinquance cérébrale, conduisant à voir dans tout objet un déchet en devenir. Que je transforme en une matière en voie de disparition.

Philippe Soupault : Je ne suis pas sérieux, j'ai d'autres ambitions.

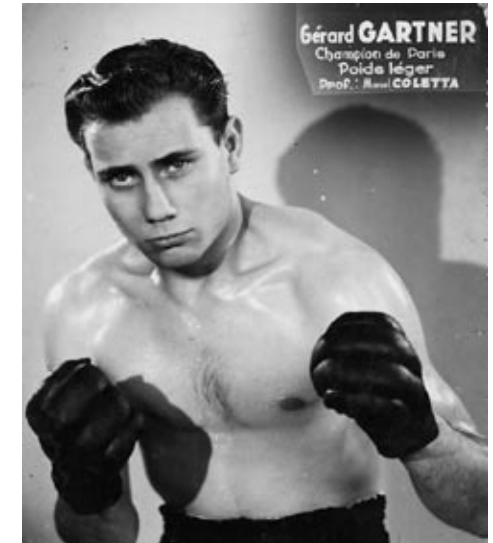
Vincent Van Gogh : Je ne suis pas un artiste. Comme c'est grossier même, de le penser de soi-même.

Victor Hugo : Si vous ne voulez pas que la postérité dénature ce que vous avez fait : brûlez.

Que complètent les pensées de Beckett, Rimbaud, Dostoïevski, Baudelaire, Céline, Goethe, Cendrars, Schiller et consorts, philosophes, figures de l'ésotérisme, historiens, anthropologues, écrivains, peintres, musiciens, sculpteurs, psychanalystes, biologistes, géographes, zoologistes, tous convoqués dans l'imaginaire de Gérard.

Ainsi, telle qu'envisagée par Gérard, cette destruction a à voir :

- Avec son lien à l'histoire des artistes Tsiganes, dont celle d'Alberto Giacometti,
- Avec son identité tzigane rom,
- Avec l'histoire de l'Art,
- Avec Dada et les dadaïstes (et les mouvements radicaux qui en seront issus),
- Avec le questionnement du statut de l'artiste, de l'œuvre et de la place de l'art dans la société,
- Avec l'abandon de la notion sacrée d'œuvre d'art et la vision anti-artistique de l'art,
- Avec l'abolition des frontières entre l'art et la vie,
- Avec l'histoire d'une société du spectacle généralisée,
- Avec son rapport à l'anarchie,
- Avec les situationnistes,
- Avec les pataphysiciens,
- Avec la critique de l'histoire officielle, institutionnelle, de la vanité humaine, de la gloire, du néant, de l'insoumission, de la croyance, de la postérité, des « marchés », etc.
- Avec la solitude et la recherche d'une cohérence,
- Avec une manière d'appréhender et de penser le monde,
- Avec l'art de la fête et de l'ironie...



[L'ÉVÉNEMENT - ULTIMA VERBA]

Douarnenez : 15, 16, 17 janvier 2016

La nature exceptionnelle de l'événement mobilise depuis fin 2014 et mobilisera toute l'année 2015, des créateurs, artistes, amis, complices de Gérard, ainsi que des collectifs, des associations ou des personnalités de toutes origines transportés par le projet, à Paris, Toulouse, Marseille, Barcelone, Bruxelles, Strasbourg, Berlin et Douarnenez.

Pour l'organisation de ce rendez-vous français et européen Dada, ils coordonnent la conceptualisation et la mise en scène de ce rituel spectaculaire unique.

Au cœur de ces trois jours : La pulvérisation des sculptures sur la place publique !

Un commando artistique, poétique, politique et festif se chargera de défigurer, broyer, pilonner, laminier, scier, rendre à la poussière toutes les œuvres réunies. Armés de pilons, de concasseurs, de broyeuses, de masses, de scies lapidaires, de déchiqueteurs à cisailles, de monorotors, de lacérateurs et granulateurs, en combinaisons protectrices fluorescentes et masqués, motivés et incités par Gérard Gartner, chef de chantier ultime et directeur des travaux, les acteurs-destructeurs du commando disposeront de 40 heures pour donner à 40 années de sculptures l'apparence de granules qui repartiront dans une déchetterie.

Elles seront rendues, spectaculairement, à un état primaire, celui des décharges d'où elles sont issues.

Tout autour de ce chœur bruyant et irréversible - des performances artistiques :

Se dérouleront les rencontres, les hommages, les célébrations, la réactivation des mémoires, à travers un corpus de films, de lectures, d'affichages, de concerts, d'interventions verbales, de discours poétiques, de débats, de monstrations, de chants, de manifestes et de harangues, ..., unique et éphémère occasion de rassembler des comédiens, musiciens, plasticiens, poètes, cinéastes, penseurs, auteurs, philosophes, pataphysiciens, situationnistes, quidams et anonymes, toutes-tous concernés par une ultime expérience artistique rare, qu'ont dû rêver Dada, Duchamp, Fluxus, Dubuffet, les libertaires et leurs épigones successifs.

Le Banquet !

Cette commémoration, ludique, décalée, joyeuse et libre des mouvements du 20ème siècle convoqués par Ultima Verba, à travers toutes les formes artistiques, sera prolongée par un grand banquet voltairien et nocturne, populaire et rassembleur, réunissant tous les intervenants, les visiteurs, spectateurs, publics, les familles de pensées, les compagnons de route tsiganes.

Un banquet, pour que, à la manière de Guy Debord : La beauté nouvelle sera DE SITUATION, c'est-à-dire provisoire et vécue.

Une fête.

La scénographie

Ce sera celle de plus d'un siècle de pensées libres. Celles de Dada, d'abord, de Dubuffet, d'Arthaud, de Sade, à proximité, celles des libertaires éclairés, défenseurs des humains, celles des situationnistes, celles des collectifs radicaux, celles des roms et des tsiganes. Messages, extraits de discours, mots d'ordre.

Une cité manifeste.

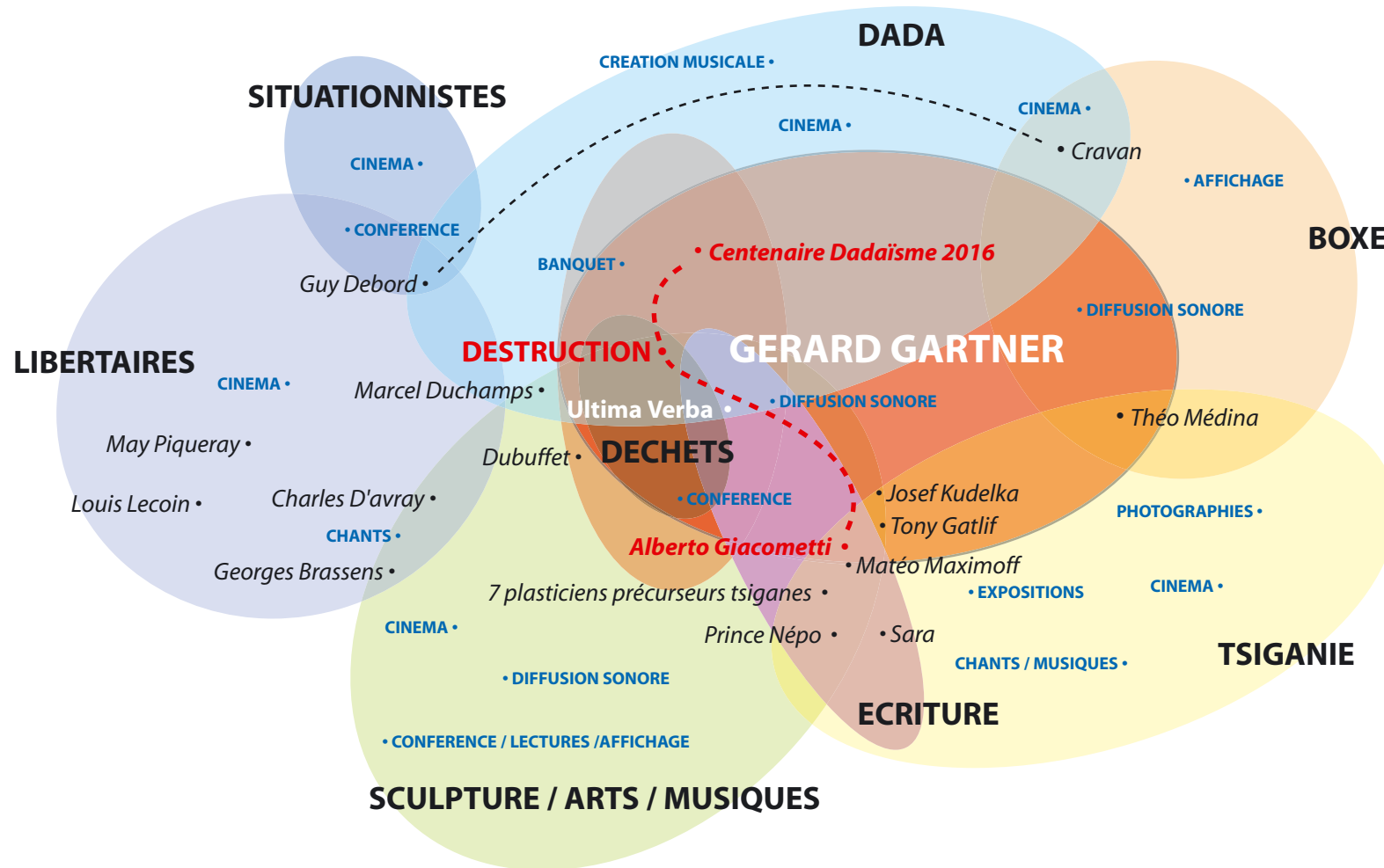
Il y aura un Ring.

Le ring d'Arthur Cravan et des gitans boxeurs, de Gartner.

Le ring des luttes.

ULTIMA VERBA / TENTATIVE CARTOGRAPHIQUE

La constellation dite "de Gartner"



[ÉLÉMENTS DE LA PROGRAMMATION - EN COURS]

Musique :

- Julian Demoraga (Espagne, Flamenco) et Yuna Le Braz (France, world-sound)
Création : Oratorio pour la disparition
- Eric Thomas, Thierry Salvert, Kerfi Trouguer, Frederic Gessiaume (Bretagne),
Création vidéographique et musicale : 1916-2016, DaDa Et caetera
- Rosito Ferré et Véronique Audin (France), jazz manouche :
Hommage / concert photographique sur Joseph Koudelka, photographe des Tsiganes
- Urs Karpatz (France), musiques balkaniques/cabarets russes
et projection des photographies de Jeannette Gregory
- Jean-Marc Zelwer (France) : Les mondes de Matéo Maximoff
- Mazad Café (Bretagne), musiques métissées improvisée
- Fanchon Daemers : (Belgique) : hommage, Chansons libertaires :
de Charles d'Avray, des apatrides à Raoul Vaneigem
- Ortal Malka (Israël, Berbère, Andalousie) : histoires d'amour et d'errance

Cinéma

- Entracte, de René Clair (France, 1924, 21')
- Anemic Cinéma, de Marcel Duchamps (France, 1926, 7')
- Ballet mécanique, de Fernand Léger (France, 1924, 8'30)
- Une histoire Dada, de Régine Abadia (France, 2015, 1h20)
- Arthur Cravan, d'Isaki Lacuesta (Espagne, 2002, 1h37)
- Les statues meurent aussi, de Chris Marker et Alain Resnais (France, 1953, 29')
- Giacometti, de Jean-Marie Drot (France, 1962-1987, 52')
- Fifi hurle de joie, de Mitra Farahani (Iran, 2013, 1h38)

- Ecoutez May Picqueray, de Bernard Baissat (France, 1983, 1983, 1h10)
- La société du spectacle, de Guy Debord (France, 1973, 1h28)
- Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici
portés sur le La Société du spectacle, de Guy Debord (France, 1975)
- In girum imus nocte et consumimur igni, de Guy Debord (France, 1978, 1h35)

- Liberté , de Tony Gatlif, (France, 2010, 1h45)
- Matéo Maximoff, le passeur de Mémoire, Léna Rouxel (France, 1999, 25')
- Dallas, petit-fils de Django, de Jean-Michel Papazian (France, 2009, 54')
- Gitans, Tsiganes, gens du voyage, le droit de vivre, de Roland Cottet (France, 2004, 52')
- Manitas de Plata, Prince des Camargues, de Lucien Clergue (France, 1970, 52')

Aux périphéries

- Le Sphinx, de Thierry Knauff (Belgique, 1986, 12')
- Fermeture de l'usine Renault à Vilvoorde, Jan Bucquoy (Belgique, 1998, 1h31)
- Seuls, de Thierry Knauff et Olivier Smolders (Belgique, 1989, 12')

Théâtre performance poétique ou similaire

- Gérard Bertolini : conférence, rébuts/déchets/récupérations une histoire
sociale, politique, écologique, économique et artistique.
- André Stas : conférence gesticulée - De la pataphysique rapportée à la
destruction de l'Art

Photographie

- Joseph Koudelka : Exposition et création sonore
- Jeannette Gregori, photographies gitanes (www.jeannettegregori.com)
- Eric Rosset, photographies Saintes Maries de la Mer <http://www.eric-roset.ch>

Diffusion sonore – dramaturgie, récits et entretiens

- Théo Médina, Max Favavelli, Jacques Dumesnil, Georges Carpentier, ...
BNF document parlé
- Ultima Verba, Manifeste testamentaire en boucle, par Alain Hocini
- Antonin Arthaud / Van Gogh, le suicidé de la société/Pour en finir avec le
jugement de Dieu et sound effects and my cry in the stairwell
- Giacometti : entretiens

[ELÉMENTS DE LA PROGRAMMATION EN COURS - SUITE]

Arts plastique /interventions urbaines

- Affichages muraux, détournements visuels, collages, manifestes, pensées, pochoirs de :

Dada, Fluxus, l'internationale situationniste, l'internationale lettriste, Présence pantchounette, Xiamen dada (Chine), Tiqqun, l'art auto-destructeur-Gustav Metzger / Giacometti / Dubuffet / Sade / Miller / Cioran / Dac / Dostoïevski/Céline / Nietzsche / Borges / Beckett / Rimbaud / Goethe / Oscar Wilde/Cendrars / Artaud / Schopenhauer / Soupault / VanGogh / SchillerTony Cragg/Guiseppe Penone / Michael Landy / John Baldessari / Thierry De Cordier.

- Boxe :
Arthur Cravan, Sugar Ray Robinson, Théo Médina, Gérard Gartner,

- Arts plastiques : France Waringot, 1000 roulettes, exposition de sur le voyage tsigane / Kkrist Mirror, dessinateur, peintre in situ : Ultima Verba Gartner, fresque évolutive

Banquet Voltairien

- Pantagruélique, rabelaisien, généreux et interminable, ouvert à tous les « passagers » d'Ultima Verba, remémorant le tapage nocturne et le tapage moral qui accompagnaient les déclarations d'Hugo Ball du cabaret de Zurich.

Repas fantasque ponctué d'interventions d'orateurs-comédiens, écrivains, artistes et philosophes, proposant toasts et saluts, déclamant et rendant les hommages nécessaires.

- Intervenants :
Brigitte Mouchel, Alain Hocini, Serge Louis, Armelle Kerouredan...
Musiques : Cabarets russes, Yoska Nemeth, Aliocha & Valia Dimitrievitch, Piotr Leschenko- Django Reinhardt- Manitas de Plata- Camaron - Brassens - etc...

IL faut dé
CAPER LA
CULTURE
Jusqu'à l-Os
Dubuffet

[CONTEXTE / HOMMAGES / REFERENCES]

[DADA / 1916 - 2016]

Dada incarne la tentative la plus radicale d'interroger les valeurs, convenances et représentations dominantes afin d'en montrer l'absurdité – une stratégie décisive qui conserve aujourd'hui encore tout son sens et toute son actualité

(Zurich 100 Dada : <http://www.dada100zuerich2016.ch/jubile>)

En 1916, l'Europe est plongée dans le carnage de la Première Guerre Mondiale. C'est à Zurich, en Suisse, pays neutre, qu'au numéro 1 de la rue Spiegelgasse se retrouvent de jeunes artistes, des étrangers apatrides, des agités déserteurs et réfractaires, considérés comme de dangereux socialistes et anarchistes. Ils investissent un café, surnommé le Cabaret Voltaire. C'est le 8 février 1916 qu'Hugo Ball, poète et écrivain allemand, pacifiste convaincu, y lit le manifeste DaDa. Le cabaret dont les murs étaient tapissés d'œuvres des figures de l'avant garde (Modigliani, Picasso, Kandisky, Klee ou Matisse) finit par fermer ses portes pour tapage nocturne et tapage moral quelques mois plus tard.

Le noyau dur du mouvement est composé d'Hugo Ball, du peintre Marcel Janco et du poète Tristan Tzara (roumains), du peintre Jean Arp, (allemand avant de prendre la nationalité française), de Picabia (français d'origine cubaine), de l'écrivain et poète Richard Huelsenbeck (allemand).

Provocateurs et iconoclastes, les DaDa refusaient toute contrainte idéologique, morale ou artistique. Ils prônaient la confusion et le doute absolu. Ils affichaient ouvertement leur dégoût de la guerre. Le mouvement DaDa a touché tous les domaines artistiques : poésie, graphisme, typographie, photographie, cinéma, musique ou arts plastiques.

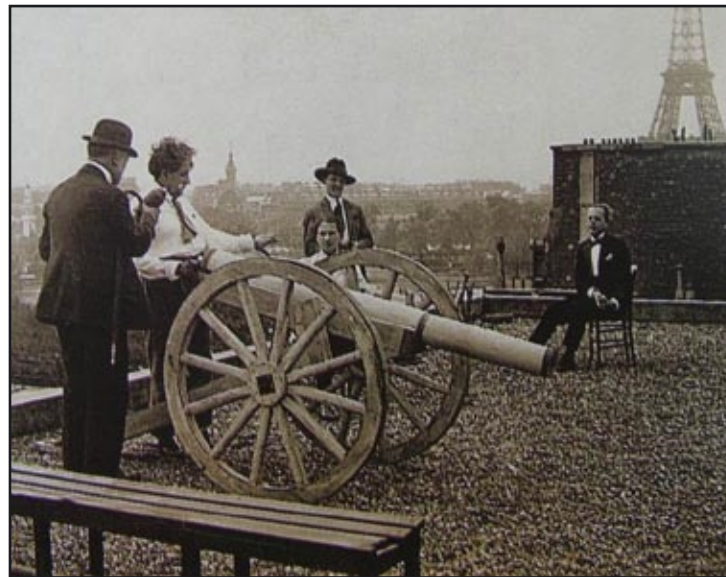
Au delà d'un mouvement artistique anti académique, le dadaïsme est une pensée qui va influencer la plupart des mouvements avant-gardistes du XXème siècle. Paradoxalement, son activité de déconstruction et de destruction se traduit par des œuvres durables qui ouvrent certaines voies majeures de l'art contemporain.

Avant les surréalistes, ce sont les dadaïstes qui ont célébré la poésie dans la vie plus que dans les livres et qui ont aboli les barrières entre art majeur et art mineur.

Ils mettent en scène les objets usuels de la vie quotidienne pour en faire des œuvres d'arts. Ils inventent les installations. Ils osent les actions, les performances.

En 1917, ils tentent de fonder une «église refuge» pour protéger les déserteurs. Ils revendiquent avec virulence le droit à la liberté d'expression.

DaDa ne propose rien, ne reconstruit rien. La transgression pour la transgression. La transgression pour dénoncer, hurler contre l'absurde d'une société qui envoie ses enfants comme chairs à canon. Transgression pour manifester l'angoisse des artistes devant le non sens d'un monde qui commence une course effrénée vers la vitesse.



Une image de Entr'acte, film Dada, par René Clair.

DaDa fut beaucoup plus une riposte à une situation historique, sociale, politique qu'à une phase précise de l'histoire de l'art. Et même lorsque DaDa semble ne parler que de l'art, il vise aussi autre chose : une certaine idée de l'ordre, du rationnel, de la logique, une certaine conception de la morale, une certaine image de la société et du bon sens. Les critiques à son égard sont d'autant plus exacerbées qu'il refuse, dès cette époque, toute intégration dans un chapitre de l'art moderne.

Pourtant si DaDa disparaît de la scène historique après 1923, son esprit a survécu en d'innombrables métamorphoses : aux États-Unis, le pop'art (Roy Lichtenstein, Claes Oldenburg, Andy Warhol) ou le happening (John Cage), en Allemagne et aux États-Unis, le mouvement Fluxus (Joseph Beuys, George Maciunas). En France, c'est à travers les Nouveaux Réalistes (Tinguely, Hains, Arman, Yves Klein), Ben,

le situationnisme ou le post situationnisme, qu'on décèle la permanence d'un esprit DaDa. Le mouvement DaDa a légué un esprit de révolte et de dérision qui, comme un élixir magique, confère à ses représentants, les « vieillards-dada », une éternelle jeunesse.

La plupart des initiateurs du mouvement DaDa ont vécu jusque dans les années 60 et on été filmés et interviewés (archives radiophoniques, télévisuelles, ou cinématographiques, souvent jubilatoires).

Ultima Verba, à travers l'événement d'anéantissement de l'œuvre de Gartner, à cause de sa proximité avec eux, s'attachera à deux figures centrales Dada : Arthur Cravan et Marcel Duchamp.

Seront également projetés des extraits de films DaDa (films expérimentaux de Hans Richter, Entr'acte de René Clair, avec son extraordinaire danse du canon). Des films non seulement réalisés par des membres du mouvement DaDa, mais aussi avec eux comme acteurs.

Le mouvement DaDa était un mouvement joyeux qui s'élevait contre la noirceur et la morosité de l'époque.



<http://dadakronik.blogspot.fr/2011/11/le-mouvement-dada.html>

Ultima Verba, Douarnenez 2016, se propose d'être le pendant du programme de l'association « 100 Dada 2016 Zürich », l'association responsable de la gestion, de la conception et de la réalisation du Centenaire du mouvement Dada en 2016. Le Secrétariat général et commissariat d'exposition à Zurich est Juri Steiner.

[...] DADA ; abolition de la logique, danse des impuissants de la création : DADA ; abolition de toute hiérarchie et équation sociale installée pour les valeurs par nos valets : DADA; chaque objet, tous les objets, les sentiments et les obscurités, les apparitions et le choc précis des lignes parallèles, sont des moyens pour le combat : DADA; abolition de la mémoire : DADA; abolition de l'archéologie : DADA; abolition des prophètes : DADA; abolition du futur : DADA; croyance absolue indiscutable dans chaque dieu produit immédiat de la spontanéité : DADA; saut élégant et sans préjudice d'une harmonie à l'autre sphère; trajectoire d'une parole jetée comme un disque sonore cri; respecter toutes les individualités dans leur folie du moment : sérieuse, craintive, timide, ardente, vigoureuse, décidée, enthousiaste; peeler son église du tout accessoire inutile et lourd; cracher comme une cascade lumineuse la pensée désobligeante ou amoureuse, ou la choyer – avec la vive satisfaction que c'est tout à fait égal – avec la même intensité dans le buisson, pur d'insectes pour le sang bien né, et doré de corps d'archanges, de son âme. Liberté : DADA DADA DADA, hurlement des douleurs crispées, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des inconséquences : LA VIE.

.../... extrait du Manifeste de Tristan Tzara

[MARCEL DUCHAMP / 1887 -1968]

Artiste anartiste conceptuel modèle de Gérard Gartner, concepteur du sens critique, précurseur des Dada, récupérateur, honnissant toutes institutions qui imposent des standards et des limites à la création, ce qui entrave la liberté.

Nul peut-être n'aura été moins dadaïste (membre d'un mouvement) et plus dada (incarnation d'un état d'esprit) que Marcel Duchamp. A travers Dada et le surréalisme Duchamp est resté lui-même. Son évolution intérieure, commencée dès avant le cubisme, ne porte la marque d'aucune influence connue. Il trouve rassemblés en lui les éléments constitutifs de la révolte dadaïste à l'état pur, c'est-à-dire l'absence totale de principes et de préjugés, la liberté de construire ou de détruire dans le plus total désintéressement, tout étant d'ailleurs égal et permis : « Il n'y a pas de solution, dit Duchamp, parce qu'il n'y a pas de problème. » Michel Sanouillet.

On dit de lui qu'il a inventé l'art conceptuel, bouleversé l'idée du beau. Dans sa « Vie d'artiste », Marcel Duchamp se qualifiait d' **anartiste** : quelqu'un qui prétend ne pas se reconnaître dans ce que la modernité entend par « artiste ».

L'œuvre de Marcel Duchamp transforme radicalement l'art du 20^e siècle. Avec l'invention, dans les années 1910 du ready-made - une pièce que l'artiste trouve « already-made », c'est-à-dire déjà toute faite et qu'il sélectionne pour sa neutralité esthétique -, il ouvre la voie aux démarches avant-gardistes les plus extrémistes.

Le ready-made consiste à transformer un objet usuel en œuvre d'art, en le plaçant hors contexte, lui conférant ainsi un statut artistique.

Pour Duchamp l'art débute par le regard du spectateur. Tous les mouvements qui utilisent des objets de la vie courante, pour surprendre, pour évoquer, critiquer, voire poétiser la société de consommation comme le Pop art et le Nouveau réalisme, ou pour réconcilier l'art et la vie comme Fluxus, lui sont redevables d'avoir transgressé les coutumes académiques.



Roue de bicyclette - 1913

Il colle les règles en bois de Trois Stoppages étalon (1913-1914).

La présentation d'un urinoir (Fountain) au Salon des indépendants de New York agira comme une preuve par l'absurde de l'inconsistance du goût, que Marcel définit comme « une habitude ».

Aucun visiteur ne verra cet objet choquant, signé d'un pseudonyme (R. Mutt), caché derrière une cloison par les organisateurs outrés. Mais son triomphe futur, une fois connu le véritable nom de son auteur, donnera raison à Duchamp : le goût est suspect.

Et puis, il y a eu la guerre, le massacre, la Shoah, l'horreur absolue, qui ont définitivement discrédité une certaine idée de la culture. Le goût bourgeois, ce fameux goût qu'exécrait Marcel en 1913, contre lequel son œuvre a combattu, ce goût devient suspect aux yeux de tous.

L'objet en soi n'a aucun intérêt. Ce qui importe, c'est la façon dont il nous a obligés à penser l'œuvre autrement : sa conception, sa fabrication, sa nature. « C'est le regardeur qui fait l'œuvre », disait Duchamp.

Marcel est devenu, malgré lui, une institution - ce qu'il détestait jusqu'au dégoût. Car, pour lui, l'institution est ce qui impose des standards et des limites à la création, ce qui entrave la liberté, cette liberté que Marcel opposa à la beauté prisonnière du goût. Car s'il y a une chose avec laquelle Duchamp n'a jamais transigé - et sa vie et son œuvre le prouvent -, c'est bien avec la liberté.

[ARTHUR CRAVAN / 1887 -1918]

Pionnier du dadaïsme, anartiste, boxeur, libertaire...

«Qu'il vienne celui qui se dit semblable à moi que je lui crache à la gueule»

Le poète-boxeur Arthur Cravan n'a pas produit plus d'une poignée de vers et distribué plus d'une série d'uppercuts, mais tous empreints d'une telle fulgurance qu'il a marqué les plus grands artistes de la première moitié du XXe siècle (Breton, Cendrars, Duchamp...).

Arthur Cravan est une figure emblématique et contradictoire d'un siècle qu'il a littéralement lancé.

Dans sa revue *Maintenant*, qu'il écrit et distribue seul, le neveu d'Oscar Wilde suscite le scandale en insultant les artistes du salon des Indépendants et ceux de l'avant-garde.

«Le poète aux cheveux les plus courts du monde» donne à Paris et à New-York des conférences à demi-nu, déclame ses poèmes en dansant et boxe contre son ombre. Il marque son auditoire par un curieux mélange de raffinement et de violence, un genre qu'il nomme la *Very Boxe*. Pratiquée de lui seul...

On le condamne à la prison, on lui demande réparation pour ses immodérations, mais le champion de France des mi-lourds, étrangement, fuit... Aussi admirable dans l'effacement que dans la provocation, Arthur Cravan brûle sa vie pour mieux élaborer des rêves de grandeur.

Certes, étranger à cette notion, Cravan n'a pas laissé « une œuvre », mais il a incarné par sa stratégie du scandale permanent, « l'homme nouveau » cher aux courants dominants du début du XXe siècle. « Dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes et l'on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme », assure celui qui se disait être toutes les choses, tous les êtres et tous les animaux.

Le 18 octobre 1918, le journal *Arte y Deportes* annonce un combat entre Jim Smith et Arthur Cravan du côté de Veracruz. Mais Cravan n'apparaîtra pas sur le ring. Pas plus qu'il ne verra Buenos Aires où l'espère sa femme, enceinte, la poétesse Mina Loy...

Sujet britannique né à Lausanne en 1887, poète de 2 mètres et boxeur dissonant, Fabian Avénarius Lloyd a disparu, sans doute dans le Pacifique, à l'automne 1918. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Guy Debord se réfère volontiers à cette figure emblématique de l'outrance.



[ALBERTO GIACOMETTI / 1901 -1966]

Peintre et sculpteur, Gérard Gartner le fréquente dans son atelier au 46 rue Hippolyte-Maindron et vient d'achever une biographie « non autorisée » de l'artiste qu'il sait d'origine tzigane...

Né en octobre 1901 à Stampa en Suisse, d'un père peintre jouissant d'une reconnaissance institutionnelle et d'une mère inoubliable, Giacometti se rend à vingt ans à Venise où il fait l'expérience de la mort de son compagnon de voyage - scène primitive qui ne cessera dans sa maturité de revenir le hanter, justifiant son désir, de plus en plus aigu avec le temps, de ne vivre que dans le provisoire, voire dans la précarité.

Arrivé en janvier 1922 à Paris pour étudier la sculpture, Giacometti se lie avec Pierre Matisse, le fils du peintre, qui deviendra plus tard son marchand aux États-Unis, et sollicite les conseils d'Henri Laurens. En 1929, grâce à Jeanne Bucher qui l'expose dans sa galerie, il entre en contact avec Jean Cocteau, les Noailles et André Masson, qui vont l'introduire dans les milieux surréalistes.

Le premier écrit suscité par l'œuvre de Giacometti, signé de Michel Leiris, paraît dans la revue de Georges Bataille, Documents. Commence alors une période faste de la vie et de la création de Giacometti : dessins, sculptures, textes aussi (qui paraissent dans Le Surréalisme au service de la révolution), puisent dans son imaginaire, empli de scènes de mort, de violence et de viols, et de cette inquiétante étrangeté qui fascine tant André Breton et Salvador Dali. Man Ray le présente au décorateur Jean-Michel Frank, pour lequel Giacometti conçoit des pièces de mobilier, dont le succès le conduit à s'attacher son frère, Diego, comme assistant, ce qu'il restera jusqu'à la fin. La mort du père des Giacometti, en 1933, marque la fin de cette période surréaliste et mondaine.

De 1933 à 1943, l'artiste entre dans une phase capitale de mutation, une période de doute et de solitude croissante, amplifiée par son expulsion en 1934 du groupe surréaliste, pour avoir pratiqué le portrait. **Giacometti détruira presque toutes les œuvres faites pendant cette période** ; elles visent, par une économie de moyens de plus en plus extrême, à aller vers un essentiel qui se dérobe toujours. Résolu à représenter exactement ce qu'il voit, il est confronté à un problème d'échelle, ses œuvres se réduisant au cours du travail au point de tenir dans une boîte d'allumettes. Il entre en contact à cette époque avec Sartre et Becket, Gruber et Derain, rapports qui se développeront par la suite. Pendant la guerre,

où il s'est retiré en Suisse dans une petite chambre d'hôtel sordide, il rencontre l'éditeur Albert Skira, et celle qui deviendra son épouse et l'un de ses modèles favoris, Annette.

De retour à Paris fin 1945, Giacometti connaît un autre des épisodes initiatiques qui rythment sa vie : au sortir d'une séance de cinéma, par contraste avec la projection sur toile qu'il vient de voir, il a dans la rue la bouleversante révélation de la troisième dimension, c'est-à-dire de l'espace, du vide et du silence autour des êtres.

Commence alors pour lui la deuxième partie de sa production, qui le voit à nouveau sculpter, dessiner, peindre, écrire, avec frénésie. Il a trouvé ce style particulier, intemporel, qui provoque chez le spectateur la fascination intimidée décrite par Genêt devant les grandes femmes debout : « Certaines statues de Giacometti (...) n'en finissent pas d'approcher et de reculer, dans une immobilité souveraine. Que mon regard essaye de les apprivoiser et (...)elles s'éloignent à perte de vue. « Or, ces formes hiératiques décrivent précisément ce que Giacometti voit quand il déshabille une prostituée : « Quand elle est dans ma chambre et toute



nue, elle grandit et simultanément elle recule à une distance formidable » dit-il à Genêt en 1957. Mais en 1947, Giacometti ne trouve pas de galerie à Paris pour l'exposer. Finalement, l'épouse de Pierre Matisse convainc ce marchand de l'exposer à New York (où il avait eu une exposition dès 1934), en 1948 ; Sartre en écrit la préface, intitulée : « La recherche de l'absolu ». C'est grâce à ce soutien américain que Giacometti entre à la galerie Maeght, qui l'expose à Paris à partir de 1951, et avec laquelle il entretiendra des rapports fructueux jusqu'à l'inauguration, en 1964, de la Fondation à Saint-Paul de Vence, où son œuvre est très bien représentée.

Après 1951, Giacometti connaît une reconnaissance rapide, ponctuée de rétrospectives dès 1955, dans des musées à New York, Londres, et en Allemagne. L'année suivante, Giacometti, qui avait refusé de représenter la Suisse à la Biennale de Venise en 1950, expose au pavillon français. En 1962, il choisit d'y représenter à nouveau la France plutôt que la Suisse, et remporte le Grand prix de sculpture. C'est désormais un maître reconnu, recherché et coté, mais Giacometti s'entoure d'une pauvreté qui le protège, parce qu'elle tient à distance. Il vit et travaille dans l'atelier exigu et haut de plafond, sans aucun confort, dans lequel il avait emménagé en 1927, travaillant jusqu'à l'épuisement, couvert de plâtre. Comme le voyait déjà Genêt en 1957, « dans cet atelier un homme meurt lentement, se consume, et sous nos yeux se transforme en déesses. »

De fait, Giacometti mourra à 64 ans, en janvier 1966, miné par un cancer à l'estomac et par une santé trop longtemps négligée. L'année précédente, il avait reçu en France le Grand prix national des arts ; deux rétrospectives circulaient à Londres, Copenhague et New York. En 1969, la première rétrospective française de son œuvre se tient à l'Orangerie des Tuileries.

Sculpteur, peintre, dessinateur et poète, Giacometti a, par des textes donnés à des revues, ou le récit d'expériences livrées à des tiers pour publication, forgé peu à peu les étapes de sa mythologie personnelle. Pourtant, rien n'est plus révélateur que les lignes qu'il écrivit sur un autre artiste, André Derain, dont il a dit qu'il était le peintre qui lui avait le plus apporté et le plus appris depuis Cézanne : « Les qualités de Derain n'existent qu'au-delà du ratage, de l'échec, de la perte possible, et je ne crois, il me semble, que dans ces qualités-là, au moins dans l'art moderne.(...) Derain était dans un lieu, dans un endroit qui le dépassait continuellement, effrayé par l'impossible et toute œuvre était pour lui échec avant même de l'entreprendre.(...) Et pourtant, il ne voulait peut-être que fixer un peu l'apparence des choses, l'apparence merveilleuse, attrayante et inconnue de tout ce qui l'entourait.

(Véronique Wiesinger - Historienne d'art)

Alberto Giacometti, un artiste tsigane !

C'est le Prince Népo qui a mentionné à Gérard les origines tsiganes de Giacometti (par sa mère, d'une famille migrante de l'Est) ce que Gérard, dans sa quête, a souhaité vérifier auprès du Maître. C'est un peu plus tard, en allant dans l'atelier d'Alberto, que Gérard a senti en lui la nécessité de sculpter la vie.



Pochoir - Alberto Giacometti réalisé par Gérard Gartner

[GUY DEBORD / 1931 -1994]

«**Tout cela finira fort bien ou fort mal, mais fort »**

Ecrivain, essayiste, cinéaste, poète et révolutionnaire français dont la pensée en rupture a influencé celle de Gérard

Guy Debord est une anomalie. Né en 1931, il arrive à Paris à 20 ans, en 1951, quand la rive gauche connaît un bouillonnement d'idées, d'innovations littéraires et de pensées en rupture. Tous les protagonistes de ces mouvements, de l'existentialisme au structuralisme, sont, peu ou prou, des produits de l'université, si ce n'est de l'École normale supérieure. Tous, excepté Guy Debord, issu d'une famille pour le moins chaotique, rebelle à tout ce qui, de près ou de loin, pourrait conduire à l'enchaîner au grand pourvoyeur d'aliénation, le travail.

Debord prend donc ses premiers quartiers, au début des années 50, dans un bistrot minable de la rue du Four, Chez Moineau, qui, pour être au cœur de Saint-Germain-des-Prés, n'en semble pas moins à des années-lumière du Flore et des Deux Magots, quartiers généraux de la littérature. La clientèle se compose d'ivrognes, d'artistes fauchés et de déclassés en tout genre.

Le Quartier latin et Saint-Germain-des-Prés comportent encore des îlots de misère, des immeubles lézardés et des hôtels miteux. Debord peut vivre à la petite semaine, séduire et provoquer, sur fond d'alcoolisme partagé avec les habitués de Chez Moineau. Il se lie avec des personnages peu fréquentables, ayant en commun de préférer la combine au système. Il drague et séduit.

Et il rencontre le dernier pape d'une avant-garde littéraire, Isidore Isou, chef de l'Internationale lettriste. Emigré juif de Roumanie, Isou a combattu le nazisme dans les rangs communistes, avant de gagner Paris, où il fréquente le groupe surréaliste reconstitué par Breton, qui ne tarde pas à le décevoir. Fondant l'Internationale lettriste, il entend s'adresser à une nouvelle force révolutionnaire, rien de moins que la jeunesse. Ses positions radicales séduisent Guy Debord, du moins dans un premier temps. A ses yeux, Isou est encore trop près des avant-gardes littéraires et politiques, aliéné à des systèmes de pensée déjà obsolètes. Debord veut agir. Il importe désormais de marquer la rupture dans tous les domaines, à commencer par le cinéma et la littérature. Happenings, projections de non-films, provocations diverses.

L'Internationale situationniste (IS) prépare une révolution totale. Elle réunit bientôt une bande brillante et drôle, où l'on trouve, entre autres, Mustapha Khayati, Raoul Vaneigem et la compagne de Debord, Michèle Bernstein. L'IS trouve des relais en Italie, en Belgique, en Allemagne. L'œuvre de Debord prend forme. Il écrit la Société du spectacle en 1965. Il lance des attaques contre tous ceux qui usurpent la révolution et l'avant-garde.



Mai 68 sort le situationnisme de l'ombre. Le texte qui rencontre la révolte étudiante n'est pas de Debord, c'est le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, de Raoul Vaneigem. L'IS se déchire, jusqu'à la rupture de Debord et Vaneigem, en 1970. Tous ceux qui adoptent, un temps, les idées de l'IS seront un jour ou l'autre traités en ennemis de Guy Debord. Ainsi de Gérard Guégan et Raphaël Sorin, qui animent les éditions Champ libre, fondées par Gérard Lebovici. De tant d'autres. Guy Debord s'enfoncé dans la solitude, jusqu'au suicide. Pourtant, son œuvre va s'imposer. Guy Debord ne s'en réjouirait pas. La Société du spectacle connaît une destinée que son auteur redoutait entre toutes : la récupération, comme élément du spectacle, qui, par principe, continue.
(Guy Konopnicki - Marianne)

[LA BOXE / THEO MEDINA 1918 - 1983]

Théo Médina, Le Gitan, alias le petit prince, poids coq, formé à Pantin et 26 fois champion de France de boxe, il fut le premier français de l'après guerre (1947) à devenir champion d'Europe. 151 combats à son actif. C'est l'idole de Gérard Gartner qui lui ouvre le chemin des rings, dont celui de Pantin.



La boxe anglaise, appelée le noble art. Un ring de boxe est un espace carré à l'intérieur duquel ont lieu les combats. Le ring mesure entre 6 et 8 m de côté délimité par 3 ou 4 cordes et repose sur un plancher de 1 m de hauteur. Il y a deux coins pour les combattants et deux coins appelés « coins neutres » où l'arbitre envoie le boxeur ayant mis son adversaire knock-out pendant le compte réglementaire. En boxe française, le ring (« cercle » en anglais) est nommé « enceinte ».

Un sport de combat pour affronter le destin, canaliser les colères, les gestes impulsifs, les susceptibilités fougueuses.

Les champions de cette époque avaient nom Marcel Cerdan, Ray Sugar Robinson, Laurent Dauthuille (le Tarzan de Buzenval), Robert Charron, Robert Villemain, Ray Famechon, Charles Humez... Ray Sugar Robinson : le plus stylé et talentueux boxeur de tous les temps.

Après 22 années de gloire, la carrière de Théo se termine quand Gérard le rencontre gagnant son dernier combat avant que Gérard ne gagne son premier. Gérard colle aux semelles de Théo. Tout proche de lui, subissant son influence, dans sa vie sportive, dans celle de la vie d'après combat. C'est Théo qui prend la relève du Grand Père de Gérard, qui l'« entraîne ».

Avec Théo Médina, boxeur fantasque comme le décrivent les journalistes sportifs de l'époque, c'est la vie nocturne d'un Paris canaille qui est vécue au pas de charge : Pigalle, Montmartre, Ménilmontant, de fiestas en soirées endiablées et nuits blanches. Le milieu de la boxe et d'autres milieux moins recommandables avec des personnages hauts en couleur, des marginaux, des proxénètes et des gangsters notoires. Théo et ses souvenirs, ceux qu'il qualifie de « double ivresse », remplissant les baignoires d'hôtels de champagnes. Théo qui prête son nom comme tenancier d'un hôtel appartenant à Jo Attia. Théo attablé au Gavroche, le café "bien fréquenté" de Jo à Montmartre. Théo aux Saintes Maries de la Mer.

Le maître à boxer et le jeune élève Gartner, au coude à coude, zigzagant d'un trottoir à l'autre, de café en café. Et chaque combat, où il faut narguer la mort ou la chute déshonorante, et aller parfois jusqu'à la limite des forces et de la résistance.

Gérard qui devient le gestionnaire de la concession de Théo Médina au cimetière de Pantin.



Gérard Gartner avec à sa droite Théo Médina

[LES LIBERTAIRES]

[CHARLES D'AVRAY - 1878 - 1960]

Poète, chansonnier, auteur-compositeur et interprète anarchiste français. C'est l'ami du grand-père de Gérard qui découvre le milieu libertaire et apprend à dessiner alors que Charles d'Avray l'y incite. Il écrit des centaines de textes pour dénoncer l'État, la religion, le militarisme, les prisons et exalter l'idéal libertaire.

Charles d'Avray se rallie à l'Anarchisme au moment de l'Affaire Dreyfus et décide de se servir de la chanson « afin de mieux faire connaître l'Idéal anarchiste ». C'est à cette époque qu'apparaissent les « chansons sociales » et les « chansons rouges » qu'il interprète dans les cabarets de la Butte Montmartre et du Quartier latin. Il y fait la connaissance de Gaston Couté, Aristide Bruant, Xavier Privas, Montéhus, Dominique Bonnaud. Durant toute son existence, il parcourt la France dans tous les sens, organisant des tournées de conférences par la chanson. «Avec le passé détruisons le présent pour devancer l'avenir».

Chacune de ses «conférences chantées» comporte trois types de chansons : Celles qui se proposent comme but de «détruire le passé» : Les Géants sur l'Eglise, Les Favorites sur les courtisanes, Les Monstres sur la noblesse ; Celles qui sont dirigées contre la IIIe République : Ne votez plus, Bas Biribi, Magistrature, Militarisme, Monsieur Schneider et Cie ; Celles qui exaltent la société libertaire de demain : Amour et Volonté, L'Homme libre, Le Premier Mai, Le Triomphe de l'Anarchie.

En 1905, il est parmi les fondateurs de La Muse rouge « Groupe de propagande révolutionnaire par les arts », où en 1919 débute Lucien Noël, qui devait devenir Noël-Noël, et André Isaac, le futur Pierre Dac.

Le 1er février 1928, inculpé de « provocation directe au meurtre dans un but de propagande anarchiste », il est condamné par défaut - il s'est réfugié en Belgique - à un mois de prison et 200 francs d'amende. Le 3 septembre, en appel, la 11ème chambre correctionnelle réduit sa peine à un mois de prison avec sursis.

Il est initié en franc-maçonnerie à la loge « L'Équité » du Grand Orient de France à Pantin. Sur sa stèle, au cimetière du Père Lachaise, sont inscrits les derniers vers de son poème « Les feuilles » :

*Puis raide !... Il tombe sur les feuilles
Et les feuilles tombent au vent
Légères et d'or comme avant ;
C'est dans ce suaire mouvant
Que la nature l'encercueille !...
Donc : que tu sois tête à l'évent,
Petit, grand, ignare ou savant !
Autant en emporte le vent :
L'homme tombe comme les feuilles.*



[MAY PICQUERAY - 1898 - 1983]

Marie Jeanne Picqueray, dite May Picqueray ou May la Réfractaire, rencontrée par Gérard chez Charles d'Avray avec Luis Lecoin. Militante anarcho-syndicaliste et antimilitariste libertaire.

Attirée dans sa jeunesse par la Révolution soviétique en Russie, elle fait un premier voyage dès 1922, à l'occasion du congrès de l'Internationale syndicale rouge à Moscou, au cours duquel elle monte sur la table pour dénoncer des congressistes en train de se goberger alors que le peuple soviétique crève de faim. Elle refuse de serrer la main au généralissime Trotski à qui elle était pourtant venu demander la libération de camarades anarchistes emprisonnés par les bolchéviques.

En 1924, elle fait le coup de poing au meeting de la Grange-aux-Belles lors duquel les communistes tuèrent deux ouvriers anarchistes à coups de revolver.

Elle est connue pour être la fondatrice du journal des « Amis de Louis Lecoin » Le Réfractaire (« Organe libertaire pour la défense de la paix et des libertés individuelles »).



Féministe avant l'heure, elle a vécu en femme indépendante sans se priver de fonder une famille. Elle a élevé seule ses trois enfants nés de trois pères différents.

Camarade de Louis Lecoïn, elle s'associe à tous ses combats et a poursuivi sa vie de militante après la mort de ce dernier.

Enthousiaste en mai 68, très engagée au Larzac, elle participe à toutes les campagnes anti-nucléaires.

Selon sa volonté, May Picqueray a été incinérée, quelques jours après son décès, au Père-Lachaise.

Elle a été durant vingt ans correctrice au Canard enchaîné.

En octobre 1910, il reçoit l'ordre avec son régiment d'aller casser une grève de cheminots. Il refuse, ce qui lui vaut 6 mois de prison pour « refus d'obéissance à l'intérieur de l'armée ».

Démobilisé en 1912, il monte à Paris et devient, après avoir pris contact avec les milieux libertaires, secrétaire de la Fédération anarchiste communiste. Il est arrêté pour la publication d'une affiche antimilitariste et condamné à cinq ans de prison pour « provocation au meurtre, à l'incendie et au pillage ».

Il a mené deux combats qui eurent des retentissements dans le monde entier : le premier fut de défendre trois militants de la Confédération nationale du travail espagnole, Le deuxième fut en faveur de Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, exécutés aux États-Unis le 23 août 1927.

Après la guerre il fonde le comité de soutien à Garry Davis pour créer une Citoyenneté mondiale.

Il crée le Secours aux Objecteurs de Conscience, puis le mensuel Liberté (en 1958), consacré à la défense des objecteurs de conscience et à la lutte pour un statut légal pour ceux-ci.

Louis Lecoïn est à l'image de Gandhi et de Martin Luther King : un héros de son temps et surtout un exemple. Toute sa vie témoigne de sa vertu, de sa valeur, de sa grandeur d'âme et de son désintéressement total de ce qui n'est pas directement lié au combat pour la justice et pour la paix. «On n'élabore pas une société humaine sur des monceaux de cadavres.»

[LOUIS LECOÏN - 1888 - 1971]

Ami du Grand-père rom de Gérard, rencontré chez Charles d'Avray. Militant syndicaliste révolutionnaire, défenseur de l'objection de conscience, il passe douze années de sa vie en prison pour ses idées

Issu d'une famille pauvre, de parents illettrés, correcteur d'imprimerie, manœuvre, jardinier, mendiant, militant pacifiste et anarchiste, à l'origine de la fondation de l'Union pacifiste de France. Au cours de son existence il crée différentes publications : Ce qu'il faut dire, Le Libertaire, Défense de l'Homme et Liberté.



[JOSEF KUDELKA - 1938]

« **J'aimerais tout voir, tout regarder, je veux être la vue même.** »

Photographe tchèque à l'oeil dévorant, secrétaire de l'invisible, il est le portraitiste de la tsiganie et l'ami de Gerard Gartner

« Secrétaire de l'invisible » cette belle définition de Koudelka par Bernard Cuau s'applique bien à ce lutin mystérieux, à « l'œil sauvage », qui nous parle aussi bien des visages des gitans ou du peuple tchécoslovaque en lutte, que maintenant de ces paysages presque vides d'êtres humains.

Il est l'homme libre sans possession inutile, il va éperdu de liberté, mystérieux, marchant dans son silence et les sentiers du monde.

Maintenant sorte d'exilé volontaire il traverse le monde de part en part pour rencontrer les tensions des êtres ou des paysages.

Toujours en empathie avec les vies croisées, il fixe son regard intense sur l'invisible qui affleure à peine. Proche de la vie il va fraternellement vers les objets et les hommes, discret, et comme coquillage des marées du temps, ses images nous rendent les bruits de ses rencontres.

« L'œuvre de Koudelka pétrifie et métamorphose : elle change les larmes en pierres et les pierres en blessures, elle élève l'âme dans le dur. L'instant qu'elle arrête, contient les siècles. L'espace qu'elle enferme, ouvre le champ de l'univers, dedans et dehors confondus. Théâtre aux cieux opaques, où les hommes sont une si petite chose et un si grand mystère (...). » (Dominique Eddé).

Il refuse de se mettre en scène, de s'expliquer, de théoriser ou de se défendre. Il semble faire perpétuellement l'école buissonnière, armé de sa boîte noire et de son sourire de gosse.

Il a le temps, il prend le temps comme compagnon de voyage. Avec pour bagage son innocence et son instinct, il va vers les rencontres :

« Moi, j'arrive dans un pays dont je ne veux rien savoir. Je préfère marcher seul, découvrir, réagir. Je n'essaye pas de comprendre les choses. Pour moi, le véritable bonheur est de me réveiller, de sortir, d'aller regarder. Regarder tout. »

Tout semble fixe et suspendu parfois, à peine un frémissement qui parcourt l'intérieur de ses sujets, et ce sont autant de tableaux composés de la présence de tant d'émotions enracinées sur cette terre.

Mes planches contact sont la mémoire personnelle de ma vie. Elles sont mon journal, où je dors, où je mange et comment je suis face à elles. Mes photos ne sont pas un journal intime, mais un reflet de moi-même au monde.

Sous la surface de ses photos bat le cœur du monde. Et le monde il le voit en noir et blanc :

« Techniquement, l'émotion du noir et blanc me correspond plus. »

Il compose de véritables paysages graphiques, attentif à la composition des lignes et des équilibres entre les lignes verticales et horizontales.

Son amie Anna Fárová a parfaitement cerné l'art de Josef Koudelka :

« Mais c'est la justesse de la vision, chez Koudelka, ses photos, on ne les oublie pas. On les garde en mémoire pour toujours. Ce que je souligne toujours chez Koudelka, c'est son esthétisme. Je dis toujours que comme il y a des personnes qui ont l'ouïe absolue, lui a la vision absolue. C'est un visionnaire absolu. Il voit, il dépeint la réalité par son objectif avec une maîtrise absolue. C'est ce qu'on retrouve dans toutes les étapes de son œuvre, que ce soit le théâtre, les gitans, l'exil, ou même ses photos panoramiques. Il y a toujours cette composition spéciale, cette suite des ombres, des gris, des blancs, tout cela est dans une harmonie totale. Elles sont composées avec une telle virtuosité ! Mais ce n'est pas de l'art pour l'art : ses photos parlent en même temps... Il y a cette maîtrise de tous ces éléments, et en même temps, un esprit unique. »

Lui l'atypique, l'indépendant farouche, a voulu que l'exil qu'il porte sur son dos le construise, mais la brûlure est toujours présente en filigrane, même dans le vertige des voyages et la griserie des routes.

« Il est possible qu'il n'existe pas d'autre mémoire que celle des blessures » (Czeslaw Milosz).

Gil Pressnitzer



Gérard Gartner & Tita Maximoff par Josef Koudelka

[MATEO MAXIMOFF - 1917-1999]

«Partout ou il y a quatre routes, il y a quatre doutes »

Premier écrivain Rrom, photographe, pasteur, compagnon de route de Gerard Gartner qui lui a consacré une biographie.

Matéo Maximoff est un écrivain rom. Autodidacte, il était pasteur.

Le père de Matéo Maximoff, Grégoire Maximoff dit Lolia, né le 1^{er} juin 1890 en Russie, à Vladicaucase - Ordinikitch, (décédé le 18 octobre 1931 en France) était un Rom Kalderash. Il a épousé une Manouche de France.

Maximoff est le premier et l'un des plus prolifiques romanciers roms avec une douzaine de romans. Il est aussi (avec Menyherth Lakatos de Hongrie) le plus traduit

Pendant sa vie, il est également grand voyageur et traducteur du Nouveau Testament et des Psaumes dans le parler kelderasá de la langue romani.

La plupart de ses œuvres s'inspirent de faits réels ou colportés par la mémoire traditionnelle. Son premier ouvrage est aussi le plus connu Les Ursitory (nom roumain de fées comparables aux Parques); la rédaction en remonte à son incarcération, à l'âge de 21 ans, suite à un dramatique fait divers en Auvergne. Une série de contes à faire peur (Darane paramis) a été refondue dans le roman La poupée de Mamaliga. Son ouvrage le plus puissant est toutefois Le prix de la liberté, narrant la révolte des esclaves roms netoři dans ces principautés roumaines qui avaient réduit, cinq siècles durant, les Roms au statut de bétail bipède.

Il a tenté de rappeler la mémoire des tziganes exterminés au procès Barbie.

Il a écrit occasionnellement de la poésie, où se reflète la condition très dure de la plupart des Roms autour de lui. Bien que publié avant tout en langue française (et traduit dans plus d'une dizaine d'autres), il avait souvent gardé une version romani de ses principaux écrits. Il fut aussi photographe de talent pendant près d'un demi-siècle.

Matéo Maximoff fut, sa vie durant, taraudé par le besoin organique du voyage. Il fût un passeur de frontières géographiques, culturelles et sociales, un pionnier, un transgresseur de tabou, un voleur prométhéen du feu de l'écriture, un « hypertsigane » qui, les pieds dans la boue et le tête dans les étoiles, arpenta la planète pendant près d'un siècle. De Barcelone à Paris, de New-york à Delhi, de Stockholm à Jérusalem, du Caire à Budapest, de la zone de Clignancourt au Carlton de Cannes...

En lui emboitant le pas, on croise au travers d'une hallucinante fresque, Blaise Cendrars et Juliette Greco, le Pape et Fernandel, Orson Welles et l'Abbé Pierre, Louis Armstrong et Jean Cocteau, des paysans indiens et Felipe Gonzalès, Yehudi Menuhin et le Général Weygand, des tenanciers de bistrot, des cinéastes, des gendarmes et une baronne...



Matéo Maximoff & Gérard Gartner par Josef Kudelka

[GERARD BERTOLINI]

Economiste et sociologue, pionnier de la Rudologie*, spécialiste du « déchet », écrivain, analyste, expert, ami de Gérard sur qui il a écrit dans un ouvrage consacré aux artistes et à la récupération.

C'est surtout un connaisseur du déchet, qu'il étudie de longue date, dans ses multiples dimensions, suivant une démarche transdisciplinaire relevant de l'anthropologie sociale et culturelle ; il est membre du Laboratoire d'analyse des systèmes de santé (LASS) du CNRS et de l'université Claude-Bernard-Lyon I.

En outre, il a tendance à voir dans tout objet un déchet en devenir et dans tout déchet une ressource potentielle. Vrais ou faux déchets ? Les déchets sont source de psycho-socio-pathologies. Ils sont objets de répulsion pour beaucoup (pouvant aller jusqu'à des phobies et des troubles obsessionnels compulsifs), mais aussi, à l'inverse, d'attraction pour d'autres. Il cherche à démontrer que le déchet « absolu » n'existe pas, qu'il faut relativiser, et que le rebut est susceptible d'être transformé en ressource ; que la répulsion résulte d'un ordre social et mental construit, qui comporte une part d'arbitraire, et que l'attraction, lorsqu'elle n'est pas instinctive, s'inscrit en réaction contre cet ordre. L'enjeu consiste à rendre le déchet tolérable, acceptable, ce qui passe par une réappropriation psychosociologique.

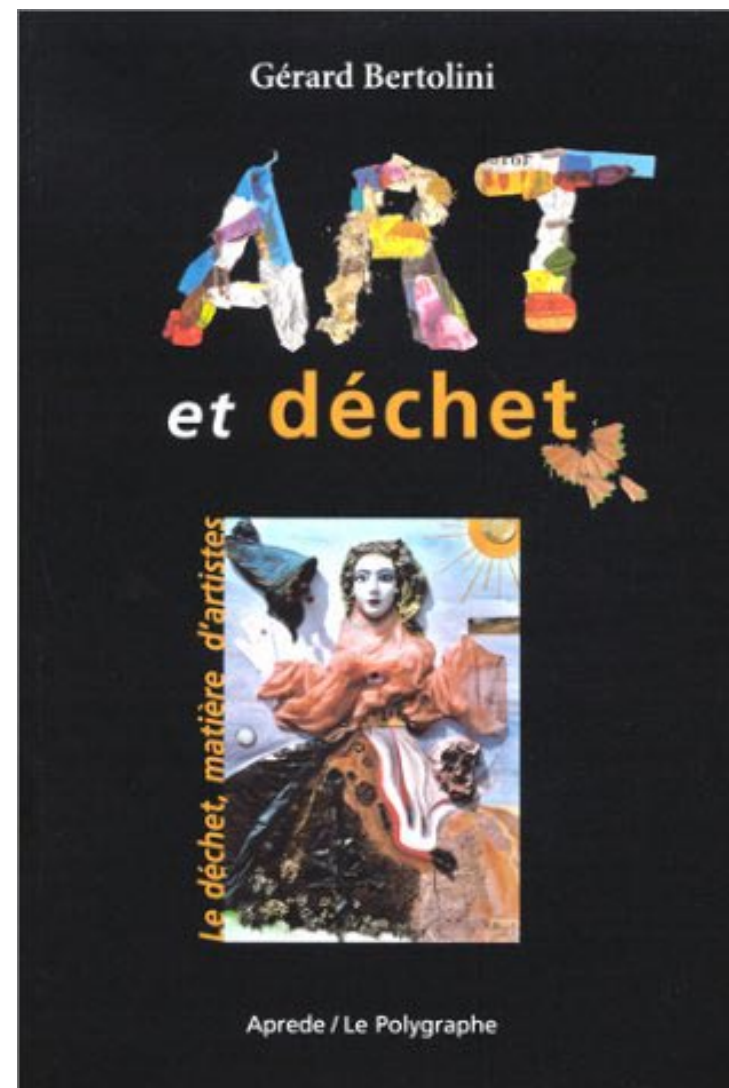
Parmi ses nombreuses publications : « Art et déchet, Le déchet matière d'artistes »

* Le contenu conceptuel de la rudologie correspond à une analyse originale du niveau et de la forme du développement économique et social dans l'espace actuel; ce concept soutient une démarche d'étude inhabituelle de l'activité économique et de la pratique sociale : caractériser l'organisation d'un système par son approche inversée depuis ses traces marginales (les rejets) vers son centre d'organisation. Montrez-moi ce que vous rejetez et je comprendrai qui vous êtes et comment vous travaillez.

Dans son sens commun, le déchet est un bien dévalorisé, déconsidéré et rejeté par son producteur ou son propriétaire. De ce fait, il est discrédité, mais à des niveaux différents. Au plus bas niveau de déconsidération, celui de la puanteur, de l'impureté, c'est l'immondice (en latin immondus), le « non-propre », gadoues méprisées des chaussées antiques, support de mépris et symbole d'insulte suprême.

L'autre niveau, plus abstrait et plus général dérive du vieux verbe français « déchoir », c'est perdre de la valeur, de la considération.(cf au XIIIe siècle, le « deschié »). Le déchet et l'ordure sont la trace obligée, immédiate et générale de l'activité et

de la vie. À notre époque il se développe, se diversifie, s'amplifie ; ceci à cause de l'extension humaine, de sa concentration urbaine, d'un mode de vie moderne très appareillé et aussi à cause de l'extension industrielle, de la complexité des technologies de production, de circulation, de liaison. Désormais, le déchet devient un objet d'analyses techniques et économiques ; de nouveaux métiers de traitement sont nés; depuis 1972, des thèses généralistes (géographie, philosophie...) lui ont consacré une démarche scientifique spécifique.



[CONTACTS]

FRONTAL

4, bis rue de la Marine
29100 Douarnenez
France

Eric Premel : +33 (0)6 15 79 93 08
eric.premel@wanadoo.fr

FRONTAL - Association loi 1901
Siret : 50252152900011
Ape : 90.01Z

[LIENS]

<http://gerardgartner.net/>
Page Facebook : Ultima Verba 2016
Dada Zürich 100 2016 :
<http://www.dada100zuerich2016.ch/jubile>